

Chapitre 1

Le prix de la liberté

Il faisait froid. Il y avait un de ces silences dans les couloirs de l'hôtel de ville. Ça me donnait la chair de poule avec la frousse et la peur qui me rongeaient. J'avais l'impression que mon cœur allait bientôt s'arrêter. Accompagnée de Diane, j'étais assise dans l'escalier. On n'osait même pas se regarder, de peur de dévoiler aux autres pourquoi on était là. C'était le silence complet. On aurait pu entendre mes battements de cœur à deux kilomètres.

Au mur, il y avait une horloge. Chacun des mouvements de ses aiguilles me faisait sursauter. J'espérais que la vie s'arrête là. Je savais que mon sort était entre les mains du juge. Il était en train de se jouer. J'avais peine à avaler. Ma gorge était comme nouée. Je respirais difficilement comme si l'air ne voulait plus passer. J'essayais de ne pas bouger, mais mes jambes tremblaient malgré moi.

Je n'osais pas me lever pour placer ma jupe qui cachait mal mes jambes. Tant bien que mal, j'essayai de la rallonger le plus possible pour dissimuler le « rapiécé » de mes vieux collants. La honte me rongait l'esprit à la pensée de me montrer dans cette enceinte, tout en guenilles.

L'attente était très longue. J'étais de plus en plus anxieuse. Ma mère, qui était non loin de moi, fulminait :

— S'ils ne se grouillent pas, on va crisser notre camp d'icitte.

Je la sentais mal dans sa peau, prise de panique :
— Ils nous font niaiser. On sait même pas pourquoi on est icitte.

Et, se tournant vers Arthur, elle ajouta :

— Pourquoi fallait-il que tu sois icitte, toé? Et Diane? Et la Grande Noire? C'est pas normal tout ça. S'ils avaient affaire à moé, y avaient rien qu'à m'en parler au téléphone. C'est louche, tout ça. J'ai envie qu'on câlisse notre camp au plus sacrant.

Arthur réussit à la calmer.

— On va attendre un peu. Dénarve-toé, crisse. On n'a rien fait. Attendons pour voir.

J'avais une peur bleue qu'Arthur et ma mère décident tout d'un coup de retourner à la maison. Diane et moi, on savait pourquoi on était là. Quand mon regard se tourna vers eux, je me sentis coupable. Toute ma démarche pour quitter ce milieu familial ne pouvait pas s'arrêter là. Je devais faire un immense effort pour avaler. J'avais la bouche sèche et les larmes aux yeux.

J'aurais bien voulu parler à ma sœur, mais je ne le pouvais pas : j'avais tellement peur qu'Arthur et ma mère pensent qu'on complotait ensemble. Et j'avais aussi peur pour Diane. C'est à cause d'elle qu'on était tous là. Je pouvais facilement m'imaginer ce qu'elle aurait à subir si Arthur et ma mère apprenaient qu'elle était responsable de cela.

J'étais déjà reconnaissante envers Diane de m'aider à me défaire de l'emprise de ces deux démons. Je ne pense pas que Diane était vraiment consciente de toutes les conséquences de sa décision. Sa démarche en ma faveur m'a démontré que ma sœur devait beaucoup m'aimer pour se mettre ainsi la tête sur le billot. Si ma mère et Arthur avaient été au courant de tout ça, je suis certaine que Diane aurait été violentée et que sa vie aurait pu être en danger.

Quoi qu'il arrive, je priai Dieu que Diane ne subisse

rien et que les deux « démons » ne sachent jamais la vérité.

Je regardais ma sœur avec peine. J'aurais bien voulu savoir ce qu'elle pouvait ressentir à ce moment important, décisif. J'imagine qu'elle regrettait d'avoir témoigné en ma faveur devant tous ces gens. Je pensais à cette journée où elle avait parlé pour moi.

Je la revois au moment de sa sortie du bureau de la pastorale. Il y avait beaucoup de monde qui chuchotait à cet endroit : des professeurs et des gens que je n'avais jamais vus. En refermant la porte, m'apercevant, elle n'avait pas dit un mot : un petit regard de surprise cependant, parce qu'elle ne s'attendait pas à ce que je sois là.

Je me remémore le regard de Diane quand je lui avais demandé ce qu'elle était allée faire dans ce bureau. Tristement, elle m'avait répondu que, depuis quelque temps, elle rencontrait régulièrement le frère responsable de la pastorale. « Quand ça ne va pas, je vais parler avec lui. Il est compréhensif », m'avait alors déclaré ma sœur.

C'est lors de cette rencontre fortuite que Diane m'avait révélé avoir tout raconté au responsable de la pastorale, à mon sujet. « Ne te fâche pas. Je lui ai tout dit pour t'aider à te sortir de ce borbier. Je veux t'aider, Élixa. Je ne veux pas que notre mère et Arthur apprennent ce que j'ai dit au responsable de la pastorale », avait ajouté Diane.

J'ai été quelque peu bouleversée lorsque ma sœur m'a appris que le frère savait que j'étais une enfant battue.

Ce jour-là, ma sœur Diane m'avait montré son amour. Elle avait pleuré.

Devant le juge

Arthur et ma mère étaient impatients d'en finir. Moi, je me faisais du mauvais sang pour Diane, me

disant qu'elle subirait elle aussi la cruauté physique. Mon Dieu! Qu'est-ce qu'on va devenir? J'étais très inquiète. Tous ces gens à l'intérieur, c'étaient peut-être des espions de ma mère. Qui sait?

Finalement, la porte s'entrouvrit. On venait me chercher pour enregistrer mon témoignage. J'ai pensé mourir. Je me levai de la marche de l'escalier où j'étais assise et suivis une dame qui m'indiqua où aller, droit en avant, près d'un grand bureau. Trois messieurs étaient là. L'un me montra la Bible. On me fit poser la main dessus. Elle n'était pas assez grande pour y déposer ma main qui ne cessait de trembler. Et j'ai répété le rituel « Je le jure ».

Devant moi, il y avait une grande chaise. Je m'y rendis et me plaçai devant.

Le juge me dit que je pouvais m'asseoir si je le désirais. Ce que je fis. J'avais l'impression que la chaise tremblait. Je la tenais par les bras pour que cela s'arrête, mais, peine perdue, c'est moi qui tremblais. J'étais tellement nerveuse et gênée. Comme toujours, j'étais apeurée devant l'inconnu.

On me questionnait sans arrêt. Du mieux que je le pouvais, je répondais. Des fois, je ne comprenais pas ce qu'ils me demandaient. Je répondais souvent par un oui ou un non. Ils revenaient, essayant à nouveau de me faire comprendre, tentant de me soutirer un propos, une phrase cohérente qui les aideraient à se faire une idée.

Le juge, un peu décontenancé de se retrouver devant une jeune fille avec si peu de moyens, incapable de parler, me dit : « Tu peux avoir confiance et tout nous raconter ce que te faisait ta mère. »

Je repris mes sens et poursuivis, en bégayant. Je revenais toujours aux mêmes choses : les coups de poêlon, de bâton, l'égoïne, le couteau, la barre de fer, etc.

Mais ils en voulaient plus. Après plusieurs minutes de cet interrogatoire infernal, je me suis sentie incapable de poursuivre. Rien ne voulait plus sortir de ma bouche. Sans plus tarder, ils m'indiquèrent que je pouvais quitter la salle.

Témoignage de ma mère

Mon intérieur bouillait. J'étais dans un état indescriptible.

En franchissant le seuil de la porte de cette salle, j'ai regardé ma mère, assise près d'Arthur. Je vis sa colère. Passant près d'elle, je l'entendis me lancer :

— Qu'est-ce qu'ils t'ont demandé?

— Je n'ai rien dit. Ils m'ont seulement demandé si j'étais heureuse et je leur ai dit que oui.

Mais, dans mon for intérieur, je savais que cette réponse était vague et que ma mère n'en croirait rien.

— Tu ne me dis pas la vérité. Ils ne t'ont pas seulement demandé ça. Ça fait une heure que t'es partie.

Au même moment, on appela ma mère. C'était à son tour d'être interrogée. Elle se leva et, passant devant moi, me jeta un regard féroce.

Pour la première fois de ma vie, je sentais ma mère « dans le trouble ». Elle avait enfin des comptes à rendre. Elle ne pouvait plus fuir, continuer à mentir devant toutes ces personnes.

Le temps a passé. L'attente fut longue. Je me remémorais tout ce que j'avais dit lors de l'interrogatoire. Depuis ma naissance, j'étais sous l'emprise de cette femme violente, cruelle; depuis seize ans que j'étais son vulgaire bien, sa propriété, petite, frêle, inférieure, capable de rien devant son pouvoir. Habitée à la défaite, j'étais embarrassée, confuse, déconcertée, intimidée. Cet état était en train de me rendre totalement folle.

J'enviais les gens calmes, ordonnés. Dans mon

for intérieur, il me restait un peu d'optimisme. Était-il possible que, pour une fois, ma mère soit désarçonnée?

Finalement, la porte s'ouvrit. C'était ma mère qui s'amenait. J'ai failli mourir de peur quand je l'ai aperçue. Elle était furieuse :

— Ma p'tite crisse, je vas te couper la langue. T'as pas fini avec moé quand on va arriver à la maison. Tu vas voir que tu vas être heureuse dans ton trou! Envoye! Grouille! On s'en va d'icitte.

J'étais encore une fois trouée, déchirée. Mais je me demandais pourquoi Diane et Arthur n'avaient pas été interrogés. Peut-être que les témoignages de ma mère et le mien avaient suffi...

L'autorité de ma mère, comme jamais, s'était imposée à moi à ce moment-là. Habitée à ramper, je la suivis. On s'est dirigés tous les quatre vers l'extérieur. Je n'avais pas été capable de dire : « Non, je reste ici. »

Ce n'est pas vrai. Mon Dieu! Qu'ai-je donc fait pour mériter ça?

J'aurais voulu hurler, crier de toutes mes forces jusqu'à ce que mes tripes se déchirent. J'aurais voulu pouvoir dire à cette femme méchante tout ce que je ressentais dans mon cœur : la haine, la terreur, la peur qui me rongeaient.

J'aurais voulu, pour une fois, défaire ce nœud qui m'étranglait le cœur. Mais je ne pouvais pas me révolter contre eux, ma faiblesse était trop grande pour aller jusqu'au bout. Je tremblais de toutes mes forces. Mes membres ne voulaient plus m'écouter. Je sentais que c'était fini, que l'espoir, à jamais, avait été anéanti.

Et je continuais à penser à Diane, à sa démarche, à ses efforts pour me sortir de cette vie d'enfant battue. Impossible que tout cela n'ait servi à rien. Ma sœur me paraissait, elle aussi, dans un total désarroi, très peinée, ne sachant quoi dire. Encore une fois, allais-je retourner dans cet enfer?

Les yeux méchants de ma mère, pleins de haine, me fixaient comme des rayons laser. Il n'y avait pas de place dans son cœur pour la moindre pitié, pour la plus petite compréhension.

— T'as rien à dire?

Je ne lui ai pas répondu, incapable d'ouvrir la bouche.

Elle continua :

— T'es mieux de suivre au plus vite!

Je me jurai que je ne ferais pas le voyage jusqu'à la maison. Ma décision était prise devant sa colère trop profonde. Je ne l'avais jamais vue dans un pareil état. Devant sa haine et ses propos des plus vulgaires, j'étais fermement décidée à me jeter en bas de la voiture lorsque Arthur, au volant de l'auto, atteindrait une grande vitesse. J'étais vraiment décidée à ouvrir la porte et à me jeter dehors, pour en finir, pour mourir. Je n'en pouvais plus. Mes forces me laissaient tomber. Je ne voulais plus revivre cette souffrance journalière, ces sévices. Je ne voulais plus retourner dans cet enfer pour me faire torturer, tenailler, martyriser, jusqu'à ce que j'en meure.

J'avais si mal que ma douleur devenait atroce. Je savais, depuis toujours, que ma mère était la plus forte, une femme de fer, invincible. Personne ne pouvait rien contre ses mensonges, sa cruauté, son hypocrisie. Toujours, elle avait eu le meilleur, même devant le pire.

Sa personnalité était double : l'une teintée de gentillesse, aimable, délicate, généreuse, pleine d'amour envers ses enfants, mais seulement en la présence d'étrangers. Sitôt qu'ils avaient franchi le seuil de la porte, qu'ils avaient le dos tourné, son autre personnalité, la vraie, refaisait surface, comme l'éclair. Un vrai démon, une femme dangereuse, grossière, brutale, vulgaire et cruelle.

Je regrettais d'avoir parlé à ces gens-là. Je suis

sûre qu'ils me croyaient menteuse. Ma mère m'agrippa par le bras et me tira vers elle, avec sa poigne dure, caractéristique, son bras de fer. Mais ce fut la dernière fois de ma vie et de la sienne qu'elle put afficher sa cruauté, son pouvoir envers moi. Au même moment, la travailleuse sociale s'amena.

— Non, madame! Vous laissez Élisabeth ici! On ne vous avait pas autorisée à quitter ce lieu. On vous avait dit d'attendre. Vous n'avez plus aucun droit sur Élisabeth.

Ma mère ne me l'avait pas dit, mais elle avait signé le papier lui enlevant le droit de me garder.

Furieuse, elle apostropha la dame :

— Ce n'est pas vrai! Elle est encore ma fille.

Mais, d'un ton énergique et qui ne laissait place à rien d'autre, la travailleuse sociale lui rétorqua :

— Vous pouvez partir, madame T., c'est fini. Nous nous occuperons d'Élisabeth. Elle sera placée dans un endroit qui lui conviendra mieux.

Ma mère tourna les talons et, passant devant moi, elle me cracha au visage, ajoutant :

— Ma câlisse de menteuse, ça finira pas comme ça.

Puis, se tournant vers Diane, elle lui dit :

— Viens-t-en, toé, qu'on crisse notre camp d'icitte.

Je regardais Diane, confondue, l'air embarrassée, peinée, sans défense. Nos regards se sont croisés. Son petit sourire me disait qu'elle était quand même contente. Pauvre Diane! J'espérais qu'elle ne soit pas violentée à son tour. J'espérais qu'elle ne me remplace pas à la maison. J'avais peur que, pour elle, ce soit le début d'un calvaire. Intérieurement, je lui souhaitais bonne chance.

Le cordon ombilical

Ma mère quitta ce lieu, sans pleurs, sans regret, sans remords, sans honte, sans l'ombre d'un geste pour

me montrer qu'elle venait à tout jamais de perdre sa fille aînée.

J'espérais encore, dans ma grande naïveté, qu'elle revienne sur ses pas, qu'elle me prenne dans ses bras, qu'elle me demande pardon pour tout le mal qu'elle m'avait fait depuis ma naissance. Je croyais encore, à cet instant, qu'il était possible de repartir à zéro, que jamais plus elle ne me ferait souffrir, qu'elle apprendrait à m'aimer pour ce que j'étais. Je croyais qu'il était encore possible que je sois une enfant libre avec elle, une enfant créative, pleine d'imagination, une jeune adolescente capable d'évoluer normalement, dans une famille équilibrée, dans un foyer d'amour, d'amitié.

Mais tout cela n'était qu'un rêve futile. Je venais de prendre conscience que c'était fini, que cette minute était celle de la vérité où je me devais de tourner la page, une fois pour toutes, pour refaire ma vie, me rebâtir, repartir à neuf, en tentant d'oublier toutes ces années, ce passé négatif, ce passé qui m'avait littéralement détruite.

Maintenant, j'étais seule dans cette salle. La travailleuse sociale me dit de l'attendre quelques minutes, qu'elle devait s'absenter.

Je regardai par la fenêtre. Je ne voyais plus l'auto amenant ma mère et Diane à la maison. J'avais beaucoup de peine, un immense chagrin. J'avais envie de pleurer.

La dernière image de ma mère en fut une de haine, celle d'une femme agitée, coléreuse, déchaînée, violente, qui ne se contentait pas de me rejeter, mais aussi qui voulait m'anéantir, me piétiner jusque dans mes entrailles.

Je sentis en moi-même un grand vide, un trou sans fond, un creux qui me faisait souffrir, une grande brûlure. La chaîne qui me liait à ma mère venait d'être

coupée. Le cordon ombilical, sectionné. Je venais de renaître à seize ans.

Ma mère, dorénavant, ne pouvait plus rien envers cette petite fille laide, cette « pas pareille aux autres », cette enfant qu'elle avait battue pendant seize années où ce fut l'enfer terrestre.

Je me sentais quand même abandonnée. J'étais maintenant seule au monde, sans famille, ni frères ni sœurs. À ce moment-là, j'eus une pensée positive, d'amour envers ces derniers.

Dans ma tête, c'était la confusion totale. Tout était embrouillé, comme dans un cauchemar. Dans un élan d'innocence qui caractérisait cette petite fille ingénue que j'étais, je voyais encore ma mère faire demi-tour pour me dire qu'elle ne voulait plus jamais se séparer de moi, qu'elle regrettait tellement, qu'elle m'aimait. Les larmes coulaient sur mes joues. J'aurais tant espéré ce miracle qui ne vint jamais...

Malgré tout, même dans l'état où j'étais, je ressentais encore, quelque part, dans un petit coin de mon cœur, du chagrin pour elle. À ma façon, je l'aimais encore : une mère restera toujours une mère, quoi qu'il arrive.

Maintenant, quel serait mon sort, seule au monde? J'eus l'idée de m'enfuir n'importe où. Il fallait que je me sauve. À cet instant, la travailleuse sociale vint me rejoindre. Elle s'approcha de moi et me dit :

— Je vais te conduire dans ta famille d'accueil, un vrai foyer. Tu y seras bien et en sécurité.

Très gênée et décontenancée, je suivis la dame, ne pouvant dire un seul mot.

La page était tournée. Je n'avais plus le choix de m'embarquer dans ce nouveau bateau, de laisser faire le temps. J'étais résignée à entreprendre ce nouveau départ, cette nouvelle vie qui, pour moi, était une pure aventure.